

***Villae* and Domain
at the end of Antiquity
and the beginning of Middle Age**

**CIRCA UILLAM
STUDIES ON THE
RURAL WORLD IN
THE ROMAN PERIOD**

Le devenir des *villae* aristocratiques aquitaines de la fin du IV^e au VI^e siècle à travers l'exemple de Séviac (Montréal-du-Gers, Gers)

Brieuc Fages

RÉSUMÉ

L'exemple de la *villa* de Séviac, servi par la fouille intégrale de sa partie résidentielle, illustre, en divorce avec les témoignages de Sidoine Apollinaire, les avatars socioculturels de la fin de l'Antiquité en Aquitaine. Cet établissement montre une dernière floraison jusqu'au milieu du V^e siècle puis, avec l'étiollement rapide de la classe dirigeante traditionnelle et la disparition de l'autorité impériale, la déchéance, achevée sans doute à la fin du VI^e siècle, d'un cadre de vie fortement marqué par l'empreinte chrétienne.

MOTS-CLÉS: *Villa*, cité d'Eauze, aristocratie, Haut Moyen-Âge, christianisation.

RESUMEN

El ejemplo de la *villa* de Séviac, favorecido por la excavación integral de su parte residencial, ilustra, en contraposición con el testimonio de Didonio Apolinar, las transformaciones socioculturales del fin de la Antigüedad en Aquitania. Este establecimiento muestra un último florecimiento hasta la mitad del siglo V D. C., con el debilitamiento rápido de la clase dirigente tradicional y la desaparición de la autoridad imperial, y la decadencia, finalizada sin duda con el fin del siglo VI, de un sistema de vida marcado claramente por la impronta cristiana.

PALABRAS CLAVE: *Villa*, ciudad de Eauze, aristocracia, Alto medievo, cristianización.

La *uilla*, dans toutes les acceptions du terme, est un élément structurant des campagnes romaines. En raison de la stratification archéologique, et de l'intérêt qui a longtemps primé pour les mosaïques, particulièrement bien représentées dans l'Antiquité tardive en Aquitaine, attestant d'ailleurs sa prospérité, c'est pour cette période que nous appréhendons le mieux la physionomie des *uilla* résidentielles (Balmelle 2001). Le fait d'évoquer l'Antiquité tardive renvoie à une question cruciale : de quelle Antiquité tardive s'agit-il, chronologiquement parlant ? Car si l'horizon de l'occupation rurale aristocratique se laisse bien percevoir au IV^e siècle, et encore dans les premières décennies qui suivent, les choses deviennent nettement moins claires dès le second V^e siècle, sans même parler du VI^e siècle : pour ces périodes, nous ne disposons que du témoignage littéraire de Sidoine Apollinaire puis, cent ans plus tard, de celui, nettement plus lapidaire, de Venance Fortunat. D'ailleurs, Catherine Balmelle pour l'Aquitaine (Balmelle 2001, 15), comme, avant elle, Philippe Leveau pour la Narbonnaise (Leveau/Sillières/Vallat 1993, 269), souligne la contradiction, pour ces époques, entre la pauvreté archéologique et le raffinement maintenu que laissent supposer les textes. Pourtant, la césure de 407 ayant été, avec juste raison, démythifiée, une vision peut-être quelque peu « idyllique » des *uillae* aristocratiques a longtemps prévalu, au moins pour le V^e siècle aquitain (Maurin/Bost/Roddaz 1992, 140), comme si rien ou presque n'avait changé depuis le siècle précédent. Ne faut-il pas redonner de l'importance au « choc » de 407 ? Et penser que le cadre aristocratique rural, s'il parvient à se maintenir partiellement ensuite, s'étiolle rapidement dès le second V^e siècle, pour n'être plus que l'ombre de lui-même au VI^e, reflet d'une époque révolue... ou d'une époque nouvelle ? C'est, en tout cas, ce que laisse entrevoir, entre autres aspects, la *uilla* de Séviac, dont la partie résidentielle offre l'avantage, très rare, d'avoir été intégralement fouillée.

1. D'un « été indien » tardo-antique aquitain...

1.1. D'un clarissime...

Toutes les *uillae* aquitaines connaissent, au IV^e siècle, des campagnes d'embellissements, voire des « refondations » qu'il n'est pas toujours aisé de dater. À Séviac, la demeure conserve, avec des agrandissements, la physionomie du Haut-Empire jusqu'au second tiers du IV^e siècle. La restructuration n'intervient que dans les années 370-380 (fig. 1) : la demeure préexistante est rasée, mais son aile sud s'intègre dans un vaste projet à péristyle, une cour méridionale faisant la jonction avec des thermes réaménagés (état 3 A), soit 5 700 m² en tout. Les mosaïques font leur apparition dans les espaces de prestige : vestibule, péristyle. On note, en ce qui concerne le nouveau plan et sa datation, de fortes parentés avec la *uilla* de Bapteste à Moncrabeau (Lot-et-Garonne), à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest (Jacques 2006, 98) ; et en ce qui concerne la restructuration thermale, la coïncidence chronologique (voire une légère antériorité) avec la *uilla* de Lamarque à Castelculier (près d'Agen) (Jacques 2006, 86). D'autres *uilla* montrent, pareillement, une ample réorganisation à la fin du IV^e siècle : Montmaurin-Lassalle ou Saint-Michel à Lescar (Balmelle 2001, 105-106).

L'exemple de Séviac, celui, parmi d'autres, d'une splendeur plutôt soudaine et très tardive dans le IV^e siècle, doit être rapprochée (Sivan 1993 ; Balmelle 2001, 327-328), de l'essor du « clan des Aquitains » jusqu'au sommet de l'État à l'époque théodosienne. Une douzaine de *uillae* aquitaines « hors normes », qui marquent l'horizon 400, sont

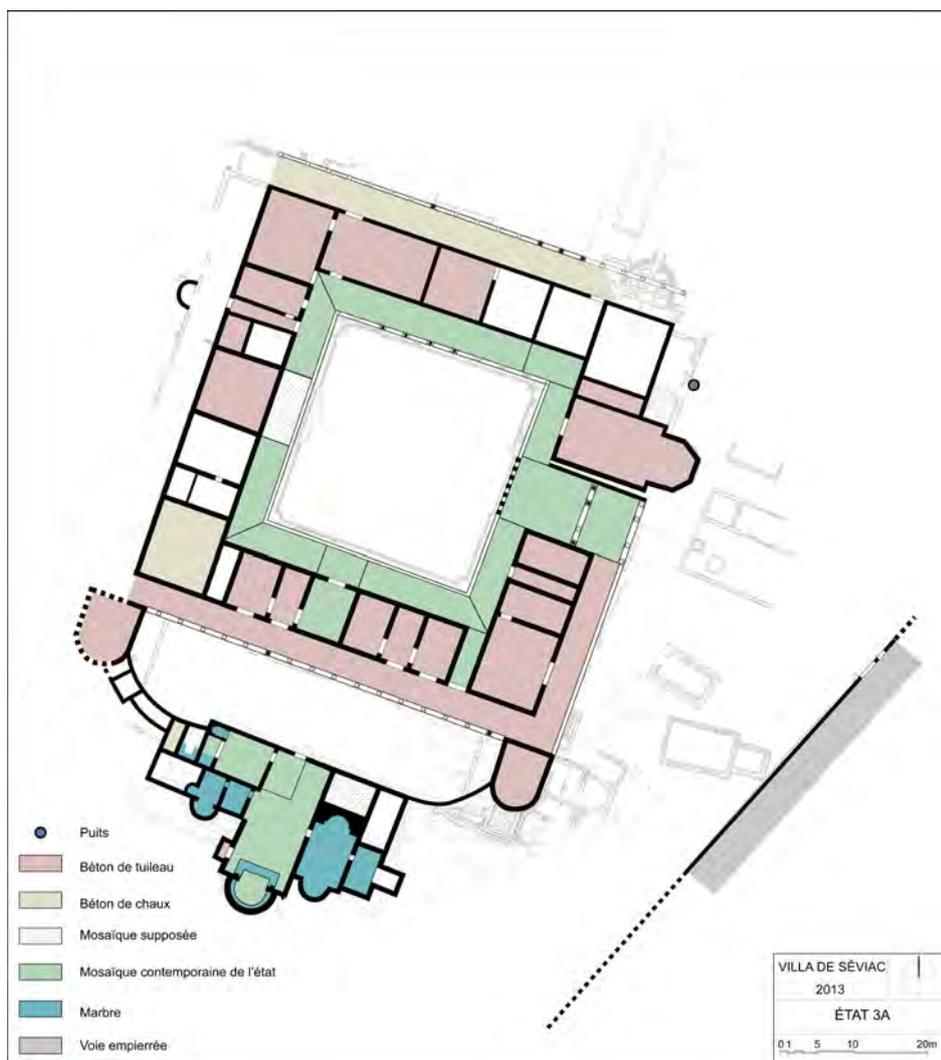


Figure 1. Séviac vers 380.



Figure 2. Portrait du propriétaire, marbre, début du V^e siècle (© Photo Jean-François Peiré - DRAC Midi-Pyrénées).

comptabilisables (en l'état des connaissances), en fonction de critères spécifiques qui les distinguent des autres : leur ampleur, ou la présence d'éléments décoratifs exceptionnels. Concentrées principalement au sud de la Garonne, elles représentent 12,4 % des *uillae* tardo-antiques recensées par Catherine Balmelle (Balmelle 2001, 337-440). Dix d'entre elles se trouvent à moins de 25 km d'un chef-lieu de cité. Certes, toutes ne sont pas rattachables, assurément, à l'aristocratie sénatoriale. Pour ce qui concerne Séviac, néanmoins, son appartenance à un clarissime d'origine locale fait peu de doute. Car la *uilla* a restitué un portrait en buste sur marbre du propriétaire (fig. 2), que Jean-Charles Balty a daté au plus tôt du début du V^e siècle, et pourrait être originaire d'un atelier de l'*Urbs* (Balty inédit). Une comparaison très parlante avec le portrait du diptyque de *Flavius Felix*, daté de 428, permet peut-être d'affiner la datation du buste de Séviac. Un tel objet de prestige est devenu chose fort rare dans l'Occident romain : cinq portraits sur marbre sont recensés pour le premier V^e siècle, tous en Italie ; celui de Séviac est unique en Gaule, à l'exception près du portrait de femme de Chiragan, peut-être légèrement antérieur. On peut ainsi légitimement penser que le personnage portraituré à Séviac, probablement le fils du commanditaire de la grande *uilla* (un clarissime de la deuxième génération), a séjourné à Rome au début du V^e siècle, dans le cadre d'une fonction officielle, et qu'il a emporté son buste avec lui en Novempopulanie, pour l'exposer, à la place d'honneur, dans la *uilla*. Une autre hypothèse est envisageable, compte tenu des troubles qui accompagnent cette période chronologique : celle d'une fuite temporaire à Rome (à l'instar de *Rutilius Namatianus*, exilé en 412-417) ; elle pourrait d'ailleurs coïncider avec l'interruption (provisoire) de la dernière grande phase de travaux dans les thermes (Monturet/Rivière 1986, 78). Convertir les propriétaires de Séviac en des clarissimes voyageurs pourrait expliquer certaines particularités (rares) de leur collection de sculptures, comme par exemple la présence d'un portrait d'Homère ou celle d'une statuette d'Hygie, œuvres sur marbres surtout fréquentes en Orient (Stirling inédit), ou encore la présence probable (d'après la découverte d'un orteil droit au début du XX^e siècle : Lauzun 1911, 274) d'une grande statue de bronze.

Ces *uillae* résidentielles, surtout les plus grandes, sont, avant tout, des espaces de représentation et de réception, ce qui explique l'importance qu'elles accordent aux vestibules, aux cours, aux salles d'apparat et aux thermes. Séviac dispose d'un vestibule à porche de près de 160 m². Des exemples comparables se trouvent à Bapteste (Jacques 2006, 99), avec un vestibule de 113 m², ou, mieux encore, à Lamarque (Jacques 2006, 87-88). De telles réalisations illustrent, plus que jamais, la « contamination » de l'architecture privée par les modèles publics (par exemple Tardy/Bujard/Pénisson 2011, 111), à propos de la *domus* des Bouquets à Périgueux). La démonstration de l'importance du bâtiment thermal de Séviac, qui atteint désormais 520 m², n'est plus à faire. Quelques remarques peuvent cependant être rajoutées. Tout d'abord, il s'intègre dans un « quartier thermal » (expression d'Alain Bouet à propos de Montmaurin-Lassalle : Bouet 1997-1998, 216-217) de près de 1500 m², soit le quart de la partie résidentielle, renfermant la seule salle initialement pavée de mosaïques. Son *frigidarium* offre un module (forme rectangulaire légèrement trapézoïdale et taille) très proche de celui du vestibule. Il est bordé initialement (à l'état 3 A), de part et d'autres, par un double système de salles chauffées, qui ouvre deux hypothèses (non exclusives) : répartition sexuée des utilisateurs ; ou usage différencié, quotidien et domestique dans les petites salles de l'ouest, de réception dans les grandes salles de l'est (Monturet/Rivière 1986, 45). Enfin, un accès

permet (à l'état 3 A) d'y accéder directement par l'extérieur, sans passer par la demeure. Cette dernière caractéristique indique que les thermes de Séviac, bien qu'intégrés à la *uilla*, peuvent fonctionner de manière indépendante: en cela, ils renforcent leur rôle d'espace de réception privilégié, et peuvent s'apparenter aux thermes dissociés des demeures, parfois rencontrés (Balmelle 2001, 181). Les travaux qui affectent les grandes salles chauffées orientales sont interrompus, puis reprennent, avec un « repentir » : le nouvel espace triconque, originellement conçu pour être chauffé, est finalement froid. Désormais donc, ne sont plus véritablement thermes que les petites salles occidentales, alors même que l'accès direct depuis l'extérieur de la demeure n'est plus possible: nouvelle logique de fonctionnement plus « intimiste », mais guère moins somptueuse. Reflet d'une évolution générale? À Lamarque, l'état thermal 5, vers 400, dispose d'un *caldarium* double, alors que le nouveau *caldarium* octogonal de l'état 7, au premier V^e siècle, est nettement plus exigu (Jacques 2006, 89).

1.2 ... à un nouveau propriétaire,...

La césure de 407 a été fortement nuancée depuis plusieurs décennies, dans cette idée consistant à voir l'Antiquité tardive se pérenniser au V^e siècle et au-delà. Elle ne dut pas, cependant, être si anodine, au regard de la mise en défense de plusieurs chefs-lieux de Novempopulanie (Maurin 1992, 386-387). En ce qui concerne les *uillae*, il apparaît qu'un certain nombre d'entre elles sont désertées par leurs propriétaires, et ne connaîtront plus d'occupation aristocratique. Dans quelle proportion? En partant des 63 sites aquitains tardo-antiques les mieux connus, répertoriés par Catherine Balmelle (Balmelle 2001, 336-426), et en se basant sur la présence de mosaïques clairement postérieures au début du V^e siècle dans ces sites, 31 seraient encore occupés par un aristocrate, soit un peu moins de la moitié: même si cette proportion est à prendre avec précaution, elle en dit long sur le traumatisme des années 400-410.

Qu'en est-il à Séviac? Outre l'interruption de la campagne de travaux dans les thermes, il faut préciser que le buste du propriétaire a été

Figure 3. La mosaïque aux arbres, deuxième quart du V^e siècle (© Photo Jean-François Peiré - DRAC Midi-Pyrénées).



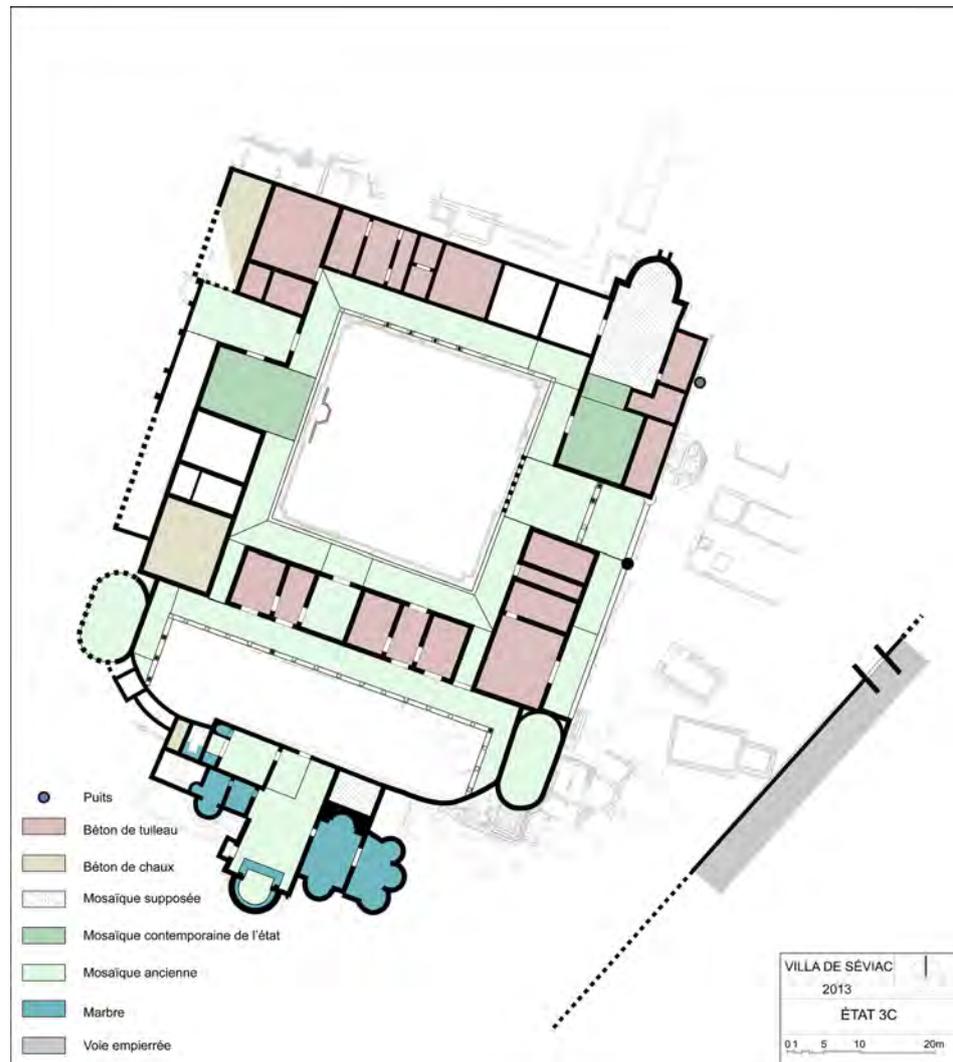


Figure 4. Séviac vers 450.

découvert dans le support de la « mosaïque aux arbres » (fig. 3). Quand on sait que cette mosaïque orne un nouvel espace d'apparat aménagé près du vestibule de la demeure (état 3 C, fig. 4), on comprend clairement la portée symbolique de cette mise au rebut : un nouveau propriétaire, sans lien familial avec le précédent, a jeté son portrait, précisément, dans les fondations de la nouvelle « salle basilicale » qui marque sa puissance. La « mosaïque aux arbres » pourrait n'être pas antérieure au second quart du V^e siècle (Balmelle 2001, 298) : elle serait par conséquent contemporaine de l'instauration du pouvoir wisigothique dans toute la Novempopulanie, aux termes du *foedus* de 439 (Rouche 1979, 31-32 ; Delaplace 2010, 16). Si nouveau propriétaire il y a, s'agit-il d'un Wisigoth ? Sans parler du fait que l'installation foncière des nouveaux maîtres au détriment des aristocrates commencerait précisément dans les années 430/440 (Delaplace 2010, 16), il faut mentionner que Séviac est un des rares sites ruraux de Novempopulanie à avoir livré deux objets appartenant à la culture wisigothique : une fibule en bronze en arbalète et, surtout, un peigne de la culture de Cernjahov, daté de la période 350-450 (Kazanski 2010, 11). Trois autres peignes ont été trouvés sur des sites ruraux peu éloignés, Bapteste et La Turraque (Beaucaire). Certes, le peigne est un indice matériel bien fragile, mais, dans le contexte du temps, et raccordé aux indices de dépossSESSION « brutale » qui paraissent frapper le site, il



Figure 5. Petit chapiteau de pilastre, marbre, fin du IV^e siècle (© Photo Jean-François Peiré - DRAC Midi-Pyrénées).



Figure 6. Demi chapiteau de pilastre, marbre, deuxième quart du V^e siècle (© Photo Jean-François Peiré - DRAC Midi-Pyrénées).

ne doit pas être évacué. Sans vouloir surinterpréter un tel témoignage, on gardera à l'esprit le fait que les Wisigoths, pour aussi peu nombreux qu'ils aient été, ont dû être installés ici et là... Le nouveau maître, quel qu'il soit, est puissant. En témoigne la « salle basilicale » qui remplace, contre le vestibule, la salle d'apparat préexistante. Vaste de près de 240 m² (contre 125 m² pour la précédente), longue de près de 31 m (soit 104 pieds), intégralement chauffée et parée de mosaïques, elle fait figure d'espace aulique, dans une logique bien davantage officielle que ne l'était celle des grands espaces antérieurs.

1.3. ... dans le maintien des mêmes codes esthétiques jusqu'au milieu du V^e siècle

L'exemple de Séviac permet de caler cet « été indien » tardo-antique aquitain entre le quatrième quart du IV^e et le milieu du V^e siècle, mais pas

au-delà semble-t-il. Pendant ce laps de temps, malgré les vicissitudes et le changement politique, les codes esthétiques se maintiennent, illustrés par les réalisations, marbres et mosaïques, abondamment présentes et fabriquées sur place.

Arrêtons-nous un instant sur les marbres. Sans parler des 80 colonnes à chapiteaux composites ou corinthiens que la *uilla* peut compter au maximum, au début du V^e siècle (état 3 B), elle est pourvue d'éléments de placage, lambris et pilastres, qui ornent les murs et les ouvertures des secteurs d'apparat, autour du péristyle. Des chapiteaux de pilastre, quinze ont été découverts, entiers ou fragmentaires, et on peut raisonnablement penser qu'il s'agit là de l'essentiel du stock (qui pouvait en compter vingt) : ce type de décor, contrairement aux colonnes, n'a pas été pillé pour décorer quelques églises voisines, probablement parce qu'il n'était pas facile à remplacer. Treize de ces chapiteaux appartiennent aux deux premières phases de travaux (états 3 A et 3 B), entre le quatrième quart du IV^e et le début du V^e siècle Répartis en deux modules (correspondant à des ouvertures de 2,40 m x 4 m et 1,20 m x 2 m : fig. 5), ils forment des séries stéréotypées, avec une sculpture nettement moins fouillée pour ceux de la deuxième phase (3 B). Un chapiteau (fig. 6) se distingue nettement des autres par son module, par son traitement en à plat et par son décor de pampres, très original, qui montre une véritable symbiose avec les tapis de mosaïques contemporains : il doit se rattacher à la troisième phase de travaux, celle du second quart du V^e siècle (état 3 C). Après cette période, le marbre ne sera plus utilisé à Séviac, alors même que la *uilla* conserve son faciès ostentatoire.

2. ... à de rapides évolutions...

2.1. Un cadre ostentatoire tout juste entretenu...

Une nouvelle série de travaux touche la *uilla* à une période difficile à préciser (fig. 7), probablement pas avant le dernier tiers du V^e siècle (état 3 D). Toute la partie résidentielle est concernée, signe qu'elle est toujours occupée intégralement. Si l'on ajoute à cela le fait que les thermes continuent à fonctionner, et que l'occupant importe du vin et de l'huile de Méditerranée orientale (Berthault, inédit), on en conclura que l'occupation conserve sa dimension aristocratique. Néanmoins, des changements importants se font sentir.

Si les techniques de construction ne changent pas significativement par rapport aux états précédents, il n'en est pas de même du soin apporté à la décoration. Pas de nouveau pavement mosaïqué ni de nouveau parement en marbre. Les mosaïques, qui s'abîment, voient simplement leurs lacunes, parfois importantes, comblées par un mortier de tuileau lissé. Les murs sont recouverts, lorsqu'on peut le percevoir (par exemple à l'intersection des galeries nord et ouest du péristyle), d'un enduit de chaux monochrome. Plus globalement, les travaux laissent deviner un véritable mépris pour les décors raffinés antérieurs. Certains nouveaux murs, comme ceux de la galerie extérieure est, qu'ils cloisonnent, sont simplement assis sur la mosaïque. Les marbres sont arrachés dans les thermes.

En définitive, deux des éléments les plus marquants du « *modus vivendi* gallo-romain » (Monturet/Rivière 1986, 84) sont touchés : les portiques et les thermes. Les uns commencent à disparaître : celui de la façade nord avait été rasé dès l'état précédent ; celui de la façade est, démantelé, laisse place à trois salles, dans une volonté de densification de l'habitat et parce que, sans doute, leur dimension d'espace d'agrément ne convient plus. Quant aux thermes, ils fonctionnent dans un cadre et un décor plus modestes. Le *frigidarium* est rénové à l'économie : partout, les marbres

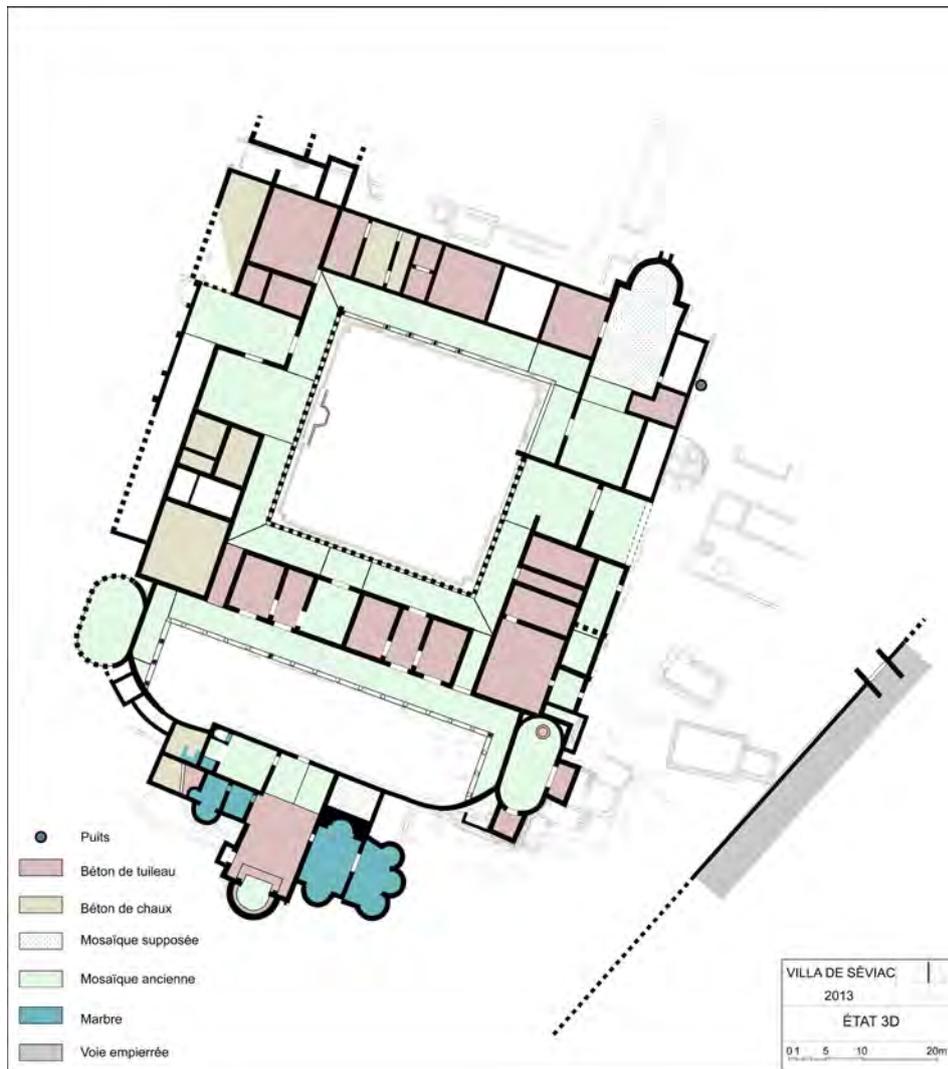


Figure 7. Séviac vers 500.

sont enlevés, et remplacés par du mortier de tuileau lissé. Les latrines sont démantelées. Les exemples de complexes thermaux ruraux encore occupés dans le second V^e siècle sont exceptionnels : peut-être celui de Lamarque l'est-il toujours (Jacques 2006, 89) ; en Narbonnaise, Alain Bouet n'en comptabilise que deux, à Nissan-lez-Ensérune et à la Villasse-Sud (Bouet 2003, 84).

Peut-on comptabiliser le nombre de *uillae* encore occupées par un aristocrate à l'orée du VI^e siècle ? De manière sans doute discutable, j'ai pris en considération l'un ou l'autre de ces critères : la datation très tardive des mosaïques (comme à Sorde-L'Abbaye dans les Landes : Balmelle 1987, 49), le maintien éventuel des thermes, des murs bien bâtis directement sur des mosaïques, la présence d'une chapelle fonctionnant dans la *uilla* encore entretenue (comme à Géou à Labastide-d'Armagnac dans les Landes : Colin 2008, 89), ou celle du mobilier en verre. Ce sont alors huit *uillae* qui fonctionneraient encore, soit moins de 13 % du total, signe d'une véritable dégringolade dans le second V^e siècle. Le phénomène est lié, entre autres facteurs, au malthusianisme des classes dirigeantes, de plus en plus souvent tentées par la carrière ecclésiastique. Cet affaissement, déjà reconnu, se conjugue donc, semble-t-il, à une dégradation (ou une mutation ?) assez précoce du cadre de vie, qui nuance les écrits de Sidoine Apollinaire.

2.2. ... à confronter au témoignage de Sidoine Apollinaire...

J'ai rappelé, en introduction, la dichotomie existant entre ce que montre l'archéologie de l'occupation à la fin du V^e siècle (ce que confirme Séviac), et ce qu'en décrit Sidoine Apollinaire. À l'en croire, le mode de vie aristocratique des années 460-470 n'aurait rien à envier à celui de la fin du IV^e siècle, au *Burgus* chez *Pontus Leontius* (*Carmen*, 22) ou encore chez *Consentius* de Narbonne (*Carmen*, 23, 487-506). Or, la description paraît bien davantage poétique (et basée sur des *topoi* culturels partagés par ses pairs : Bowes/Gutteridge 2005, 408-409) que réaliste : c'est l'hypothèse développée en dernier lieu par Renaud Robert (« En somme, tout se passe comme si le poète substituait au décor réel du *Burgus*, qui n'existait peut-être pas ou présentait peu d'intérêt poétique, un décor imaginaire, plus conforme aux modèles plastiques antiques, les seuls qui semblent avoir compté aux yeux du lettré qu'est Sidoine, dans la mesure où ils faisaient écho à la poésie classique » : Robert 2011, 388). Par ailleurs, l'emphase de Sidoine servirait à masquer, selon Alexandra Chavarria Arnau (2007, 115), la dégradation du contexte matériel. Elle étaye sa démonstration sur la description qu'il donne de son séjour dans les *uilla* de ses amis *Apollinaris* et *Ferreolus*, lorsqu'il précise que leurs bains ne sont pas en service, obligeant à un aménagement sommaire, une fosse « en toute hâte creusée, au voisinage d'une source ou du cours d'eau, dans laquelle on jetait un tas de cailloux brûlants » (*Epistulae*, II, 9, 8). Ces thermes, qui ne fonctionnent pas ou qui fonctionnent « de bric et de broc », font écho à ceux de Séviac. Ne faut-il pas, finalement, considérer le témoignage de Sidoine Apollinaire comme celui d'une « splendeur fanée », tout juste entretenue, soit par manque de moyen, soit par changement de goût ? Car les témoignages archéologiques, Séviac en tête, concordent dans le sens d'une détérioration/mutation rapide de l'habitat aristocratique.

2.3. ... et un baptistère

Découvert en 1976, le petit bassin circulaire (1,05 m de diamètre, fig. 8) à trois marches installé dans l'abside nord de la salle 27 (au sud-est de la demeure), en cassant le sol mosaïqué, a été vu par ses inventeurs (Lapart 1987) comme une cuve baptismale, hypothèse « iconoclaste » pourtant toujours maintenue, qui n'a pas peu agité la communauté scientifique : un baptistère à plan non centré à l'intérieur d'une *uilla* ! Pourtant, même si elle suscite encore aujourd'hui parfois le scepticisme, ou l'étonnement, cette restitution ne peut être réfutée. D'abord parce que les découvertes de baptistères, parfois tout aussi modestes et atypiques (même épiscopaux, comme celui d'Ajaccio : Istria 2009) se sont multipliées, même s'il est vrai que cela n'a jamais été le cas au cœur d'une demeure aristocratique. Ensuite parce que ce bassin, par sa position et par ses caractéristiques, ne peut pas être vu comme un simple élément de décor et, par conséquent, ne peut servir à autre chose qu'au baptême. Un argument supplémentaire est la présence d'une petite salle (3 m par côté) à hypocauste construite le long de l'abside sud de la salle 27, et dont l'usage religieux est probable, puisque les thermes, très proches, fonctionnent encore à cette époque-là : une comparaison est possible avec le groupe épiscopal de Valence (Drome) et ses deux espaces thermaux (comme à Séviac), dont l'un, modeste salle à hypocauste, pourrait être « consacré à des rites de purification pré-baptismaux » (Gabayet 2009, 132). Ce baptistère, disposant, sur les côtés nord et est du bassin, d'une sorte de déambulatoire, et auquel on accède par le sud, n'occupe que l'extrémité nord de la salle 27. Il fonctionne forcément avec une église et, à ce stade de l'aménagement, la lecture est moins claire : la salle 27 peut remplir cet office, le modeste appendice qui lui est accolé à l'est servant de chœur.



Figure 8. Cuve baptismale, vers 500
(© Photo Brieuc Pages).

En définitive, la présence si atypique de ce baptistère doit conduire à s'interroger sur le statut du maître de la *uilla* et, peut-être, sur le statut de cette dernière. De la même manière qu'elle a pu, dans la première moitié du V^e siècle, changer de mains (pour des raisons liées ou non à la nouvelle situation politique), on pourrait penser que la création d'un baptistère, dans une *uilla* proche de la métropole de Novempopulanie, est la conséquence d'un nouveau changement de propriétaire. Le nouveau-venu pourrait être lié à l'évêque d'Éauze (*Clarus* à la fin du V^e siècle), hypothèse déjà envisagée (Lapart/Paillet 1996, 166). Le propriétaire serait à la fois aristocrate et homme d'Église, à l'instar de Sidoine Apollinaire, situation de plus en plus courant en ce temps : pourquoi pas l'évêque lui-même, ce qui expliquerait la présence du baptistère dans un contexte aristocratique ?

3. ... avant le basculement du (second ?) VI^e siècle

3.1. Un cadre aristocratique beaucoup plus fruste...

« À partir de quel moment les bâtiments cessent-ils d'être occupés par des *potentes* qui y mènent un style d'existence encore conforme à la tradition romaine ? ». Cette question, posée par Catherine Balmelle (2001, 118), qui renvoie à la problématique de la fin des *uillae* aristocratiques, demande à être scindée, au regard des évolutions marquantes qui affectent la fin du V^e siècle et plus encore le VI^e : jusqu'à quand des *potentes* occupent-ils des *uillae* ? Et jusqu'à quand y mènent-ils un mode de vie conforme à la tradition romaine ? Car à Séviac, s'il apparaît qu'un aristocrate (clerc ?) occupe encore la *uilla*, au regard des travaux d'une certaine ampleur encore menés dans l'aile sud, ou de la présence rare d'un pied d'amphore à huile africaine Key 62 (Berthault inédit), son cadre de vie ne ressemble plus guère à celui de ses prédécesseurs : les thermes sont rasés, la demeure se rétracte. À cet égard, il faut sans doute se méfier bien davantage encore du témoignage de Venance Fortunat, dans les années 560, que de celui de Sidoine Apollinaire un siècle auparavant. Dans ses *Carmina* (1, 18-20), il célèbre très brièvement les trois *uillae* restaurées dans le Bordelais par l'évêque de Bordeaux Léonce II. À *Bissono*, « les bâtiments s'étaient

effondrés au ras du sol sous l'effet de leur décrépitude, entraînés par l'âge »; l'évêque y « a restitué leur antique splendeur aux nouveaux bains où d'agréables piscines redonnent des forces aux hommes épuisés ». Mention, dans le même texte, de la ruine, puis d'une restauration portant sur l'élément le plus emblématique de la civilisation romaine: n'y-a-t-il pas là matière à douter, si l'on considère, à la même époque, l'état des thermes de Séviac? « La valeur référentielle de ces textes doit donc être envisagée avec précaution, d'autant plus que ce sont avant tout des textes poétiques » (Herbert de La Portbarré-Viard 2011, 393).

Qu'en est-il du cadre de la demeure au VI^e siècle? L'aile sud, les salles de la galerie extérieure est et le vestibule, ont montré, par l'état d'usure de leurs sols de mosaïque, largement disparus, et simplement ragréés à l'endroit des lacunes par un mélange de mortier, de brique pilée et de terre, qu'ils ont connu une occupation longue et ininterrompue. Ainsi, le dernier état de la *villa* aristocratique paraît n'avoir concerné qu'un bâtiment largement réduit (fig. 9), soit l'aile sud et la moitié méridionale de l'aile est, environ 1 000 m², avec une large part d'incertitude: par exemple, en ce qui concerne le devenir des galeries intérieures sud et est. Ailleurs dans la *villa*, nombre de mosaïques sont bien conservées, indice d'abandon, voire de démantèlement et de récupération des matériaux, les briques en particulier. En l'occurrence, l'espace à pilettes situé au centre

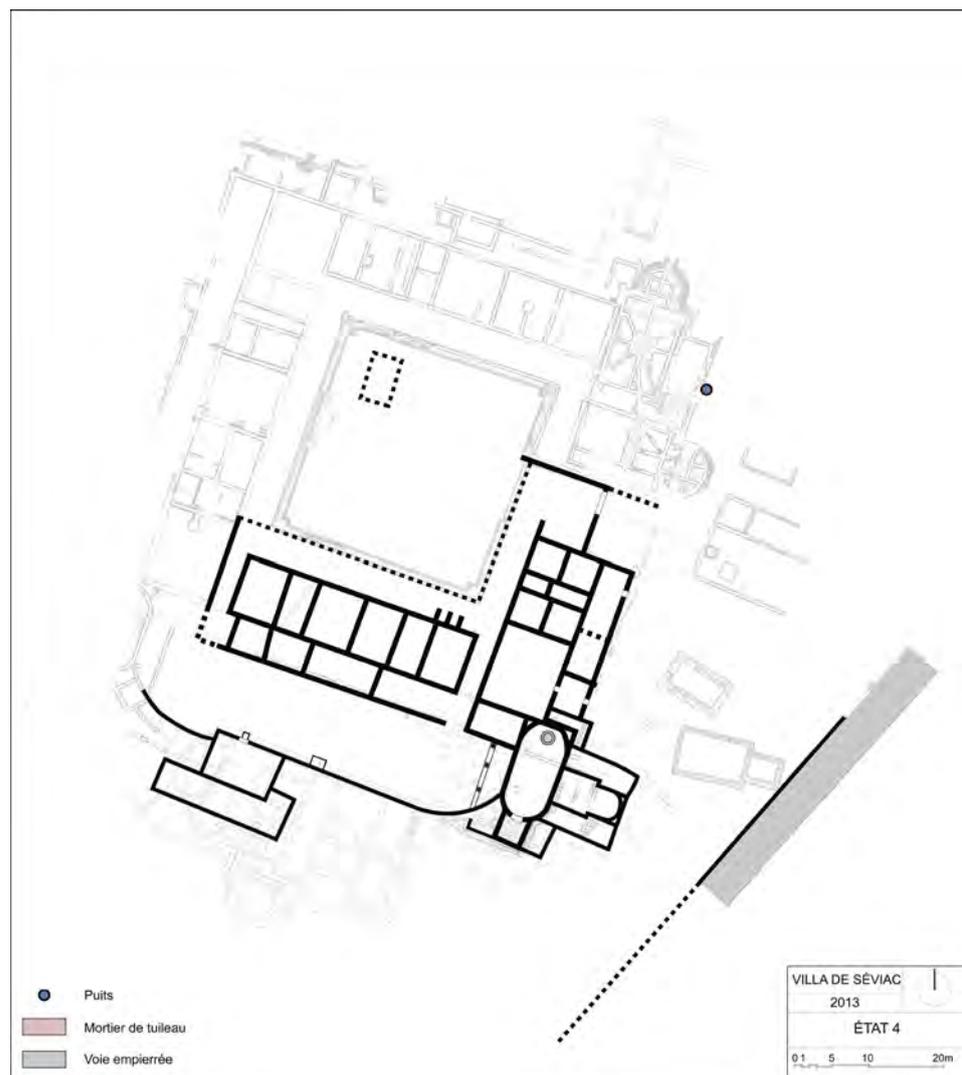


Figure 9. Séviac après 550

de l'hypocauste de la salle 32 n'a montré quasiment aucun *laterculus* en place, et paraît donc avoir subi un démontage soigneux. Par ailleurs, la *uilla* réduite (?) coexiste avec des ruines : la salle 46, bordant en surplomb de talus l'ouest de la cour méridionale, s'est effondrée dans un incendie, et cette catastrophe, parce qu'elle s'est produite alors que la mosaïque était encore intacte, a pu survenir assez tôt dans le VI^e siècle.

Therms et portiques ont disparu. Le bâtiment thermal a été rasé aux deux tiers : dans ce qui subsiste, les hypocaustes ont été comblés et un mur bien bâti est venu fermer le nouvel espace, vaste tout de même de 260 m², dont la vocation est désormais agricole. Il n'existe plus aucun portique, sauf celui qui borde la salle 27 (c'est-à-dire le baptistère et l'église), d'ailleurs reconstruit. Cela ne signifie-t-il pas que l'utilisation des marbres (colonnes) et les conceptions architecturales qui renvoient au passé antique, sont désormais l'apanage exclusifs des bâtiments religieux, ainsi confortés dans leur rôle de derniers marqueurs de la romanité ?

3.2. ... mais non dépourvu d'ostentation...

Dans une ère où la place « perdue » associée à l'*otium* et au confort, telle celle qui est réservée aux portiques, n'est plus de mise, la galerie extérieure sud est transformée en une enfilade de six (?) salles de dimensions inégales. Ce procédé rappelle celui utilisé pour la galerie extérieure est, mais il est nettement plus tardif, car les nouveaux murs s'appuient, ici, sur des pavements délabrés, disparus pour l'essentiel. Un mur ferme désormais la galerie sur presque toute sa longueur, supposant des travaux assez importants, comme la reprise intégrale de la toiture. Large de 50 cm à sa base, grossier (moellons, pierres et briques), il s'appuie partiellement sur le stylobate et l'excède, vers le sud (reposant ainsi plus ou moins largement sur la terre de la cour), d'une vingtaine de centimètres à l'extrémité orientale, d'une soixantaine à l'autre bout, élargissant donc la galerie. Une note manuscrite d'août 1977 décrit ce qui semble être un pan de ce mur effondré vers le nord, dans la galerie : reposant sur une couche cendreuse, ce pan de mur est haut de 1,52 m et épais de 35 à 40 cm ; il est constitué de moellons liés au mortier avec, en position sommitale, un double chaînage de briques et un autre (simple ?) mentionné un mètre plus bas. Ce mur fonctionne avec des murs perpendiculaires grossiers, réalisés à partir de matériaux remployés liés d'un mortier friable.

Un seuil est ménagé à l'extrémité orientale, et borné, de part et d'autre, par un dé de colonne, soit une ouverture ample de 2,50 m, indiquant le maintien d'une certaine ostentation. Un lien pourrait être fait avec des fragments d'architecture en calcaire découverts dans la cour, aux abords de cette porte, et auxquels des *tremisses* issus du même contexte fournissent un *terminus post quem* autour de 670. Ces éléments déjà publiés (Lapart/Paillet 1991) n'ont peut-être pas reçu toute l'attention qu'ils méritaient. Il s'agit d'un chapiteau ou d'un tailloir de chapiteau, ou encore d'un piédroit ? (le manque d'éléments comparatifs rend sa nature précise difficile à établir, fig. 10) et des deux tiers supérieurs (soit 71 cm) d'un chapiteau-colonnette (fig. 11). Chacun de ces éléments est doté d'un alter ego provenant également du site, soit deux paires : l'une pouvant orner une porte, l'autre ayant très probablement servi d'ossature à deux baies géminées, comme dans l'église wisigothique de San Pedro de la Nave (Zamora). Ces éléments présentent un décor de stries gravées formant parfois chevrons, clairement éloignés de l'esthétique traditionnelle et ils s'apparentent au décor des sarcophages en calcaire dits « du type de Bordeaux », présents le long de l'axe garonnais jusqu'à Toulouse. Un sarcophage de ce type qui, par sa proximité avec la cuve baptismale, fait figure de « sépulture, peut-être privilégiée » (Colin

Figure 10. Piédroit ou
tailloir de chapiteau,
calcaire, après 550.
(© Photo Jean-François
Peiré - DRAC Midi-
Pyrénées).

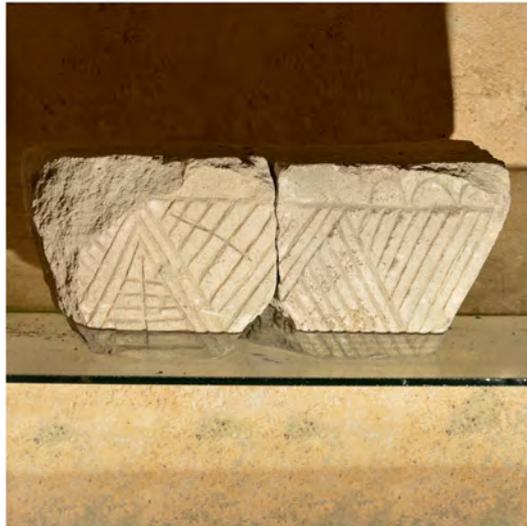


Figure 11. Chapiteau-
colonnnette, calcaire,
après 550.
(© Photo Jean-François
Peiré - DRAC Midi-
Pyrénées).



2008, 127), date de la première moitié du VII^e siècle, d'après la plaque-boucle damasquinée portée par le défunt (Stutz 1996, 161-162). Un fragment de sarcophage de Saint-Pierre-des-Cuisines à Toulouse, daté du VI^e siècle, présente un décor de chevrons très proche de celui du chapiteau séviacais (Colin 2008, 228-229). Ces éléments de comparaison confirment l'origine locale du décor de Séviac et ne permettent sans doute pas de le descendre au-delà du milieu du VII^e siècle. Il faut surtout se rendre à l'évidence: en l'état actuel des connaissances, le décor de Séviac constitue un *unicum* qu'il n'est pas exclu de rattacher à l'une des deux églises présentes sur le site, plutôt qu'à la demeure du VI^e siècle.

3.3. ... qui a peu d'équivalents...

Ainsi, le schéma « canonique » de la demeure à péristyle a cédé place à un ensemble plus réduit, qui juxtapose, dans un recentrage méridional de l'occupation, fonctions résidentielles, religieuses et agricoles. Un tel constat, qui traduit l'ampleur des changements socioéconomiques et culturels, est le reflet décalé, ici au VI^e siècle seulement, de ce qui a frappé les villes beaucoup plus précocement : « l'image que l'on retient des observations ponctuelles et des rares fouilles extensives est celle d'une réelle simplification des modes de construction et d'une réduction de la superficie des maisons. » (Heijmans 2006, 55). Ce constat a pu être effectué dans le Sud-Est rural pour le VI^e siècle (Schneider 2007, 41-42 et R. Royet dans ce volume), tout particulièrement avec la *uilla* de Le Vernais à Saint-Romain-de-Jalionas (Isère) : les ruines de cette *uilla* sont partiellement réoccupées par un bâtiment de près de 350 m², associant remploi de murs antiques encore debout, et nouveaux murs à l'appareil en épis construits en pierres et tuiles liées à la chaux. Les sols sont frustes, un seul a conservé son mortier de tuileau. Le bâtiment fait preuve d'une certaine ostentation en façade, avec « deux pavillons d'angle entourant une galerie [...] Le modèle de la *uilla* antique où les fonctions résidentielles et économiques sont dissociées peut sembler ici encore prédominant. De la tradition antique manquent toutefois les éléments de chauffage, d'hygiène et de décor. » (Royet et al. 2006, 318-319). De tels caractères, qu'il s'agisse de l'organisation du bâtiment ou de son apparence, rappellent assez étroitement l'état 4 de Séviac, à ceci près que le bâti de Séviac, est près de trois fois plus important et que (mais ce caractère n'est-il pas lié au premier ?) le baptistère et l'église imposent leur présence.

Les comparaisons manquent dans le Sud-Ouest, excepté à Sorde-L'Abbaye, où un critère renforce la « présomption aristocratique ». En effet, les tombes du haut Moyen-Âge n'occupent que la partie nord de la *uilla*, respectant en revanche les pavements les plus tardifs, comme si ceux-ci fonctionnaient en concordance avec le cimetière. L'habitat « se serait maintenu dans les ailes sud et ouest uniquement » (Colin 2008, 171). Un autre cas mérite une attention particulière : celui de la *uilla* de Lamarque. Le complexe thermal y est détruit « dans la deuxième moitié du V^e siècle ou dans le courant du VI^e siècle » (Jacques 2006, 89), comme à Séviac, mais il est remplacé par une construction ample et soignée, tandis qu'une activité de bronzier et des tessons (de D.S.P., de *spatheia*) sont signalés. Plutôt que de penser que « le site a abandonné sa fonction résidentielle et thermale » (Jacques 2006, 90), n'est-il pas préférable d'envisager la fonction résidentielle du site sous un jour nouveau, fonction qui aurait été profondément modifiée par rapport aux états précédents, sans que cela n'implique nécessairement une remise en cause profonde de la logique aristocratique ? En ce sens, la mention d'un « énorme four à chaux » et la destruction du décor de marbre ne sont pas forcément significatifs de la perte de statut aristocratique : on a d'ailleurs vu ce qu'il en était à Séviac. Le bilan, que l'on peut dresser, est le suivant : peut-être moins de 10 % des *uillae* sont encore occupées aristocratiquement, ce qui traduit une considérable érosion quantitative et qualitative. Le modèle, qui voudrait que les aristocrates aient déserté la plupart des *uillae*, est certainement à nuancer, puisque certaines d'entre elles semblent encore occupées. Néanmoins, il apparaît clairement que cette occupation ne correspond plus au cadre de vie des aristocrates de la première moitié du V^e siècle.

3.4. ... et qui renforce sa dimension chrétienne

Le secteur religieux se structure plus clairement à nos yeux : une véritable église est désormais greffée à la salle 27, remplaçant le modeste appendice

initial. D'une superficie de 35 m² (avec une nef qui n'excède pas 4,80 m x 4,40 m), elle se termine par une abside abritant le chœur. Marie-Geneviève Colin (2008, 90) a établi fort justement, quant au plan, un parallèle avec l'oratoire de la *uilla* de Géou: « La proximité géographique des deux *uillae* (vingt-cinq kilomètres les séparent tout au plus) laisse penser que la réalisation d'une église a pu influencer celle de l'autre, et que la similitude des programmes architecturaux s'accorde avec une datation rapprochée. » Compte tenu du fait que l'église de Géou, construite sur des mosaïques encore intactes, a pu fonctionner dans le cadre d'une *uilla* offrant meilleur visage que Séviac; et qu'elle témoigne d'une construction d'un seul jet (ce qui n'est pas le cas à Séviac), on lui donnera l'antériorité. Établir ainsi le parallèle entre ces deux églises revient à considérer, ce qui somme toute n'a rien d'étonnant, que des liens existent entre les rares aristocrates qui occupent encore les *uillae*. La chapelle de Géou n'a pas statut paroissial, normalement conféré par le baptistère, en revanche, à celle de Séviac. Pour autant, son exigüité peut surprendre, mais elle trouve pourtant des comparaisons: ainsi l'église (doublée d'un baptistère) de San Giovanni in Montorfano (Piémont), attribuée à la fin du V^e siècle, présente un plan très proche et n'excède pas 40 m² (Pergola 2005, 181); en Gironde, les églises (*a priori* paroissiales) de Saint-Seurin du Pian-Médoc et Saint-Saturnin de Moulis, celle-ci datée de la fin du V^e siècle, s'apparentent à l'édifice de Séviac, quant au plan et aux dimensions (Faravel 2005, 153-154).

Conclusion

L'occupation aristocratique se maintient probablement, à Séviac, jusqu'à la deuxième moitié du VI^e siècle. L'état suivant marque un nouveau tournant: dans les ruines de la demeure se sont implantées deux ou trois maisons à poteaux de bois. Cet établissement, abandonné vers 670, est le nouveau visage de la *uilla*, caractéristique de cette période. Il a probablement accueilli des occupants aisés, au regard de la verrerie toujours présente (Larroque inédit), des huîtres encore consommées, ou de la vingtaine de *tremisses* abandonnés dans une couche d'incendie. Cet ensemble peut cohabiter avec le baptistère et l'église, qui seraient donc toujours conservés à cette époque (pour Lapart/Paillet 1991, ces édifices disparaissent avant la fin du VI^e siècle) et polarisent les tombes.

Ainsi, l'exemple de Séviac illustre les avatars socioculturels de la fin de l'Antiquité en Aquitaine, si du moins on la considère du point de vue (réducteur sans doute, mais non dépourvu d'intérêt) des aristocrates « romains »: une dernière floraison jusqu'au milieu du V^e siècle, puis, avec l'étiollement rapide de la classe dirigeante traditionnelle et la disparition de l'autorité impériale, la déchéance achevée sans doute à la fin du VI^e siècle, d'un cadre de vie fortement marqué, en revanche (à Séviac), par l'empreinte chrétienne.

Bibliographie

- BALMELLE, C. 1987, *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, IV, *Province d'Aquitaine*, 2, *Partie méridionale*, Paris, *Gallia*, suppl. 10.
- BALMELLE, C. 1993, Le répertoire végétal des mosaïstes du Sud-Ouest de la Gaule et des sculpteurs des sarcophages dits d'Aquitaine, *Antiquité tardive* 1, *Les sarcophages d'Aquitaine*, 101-108.
- BALMELLE, C. 2001, *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine*, Bordeaux-Paris, *Aquitania*, suppl. 10.

- BALMELLE, C., ERISTOV, H., MONIER, Fl. (textes réunis par) 2011, *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le haut Moyen-Âge*, Actes du colloque international de Toulouse II - Le Mirail (9 au 12 octobre 2008), *Aquitania*, suppl. 20.
- BALTY, J.-Ch. à paraître (dans la publication consacrée à Séviac), *Portrait d'homme*, inédit.
- BERTHAULT, Fr. à paraître (dans la publication consacrée à Séviac), *Les amphores*, inédit.
- BOUET, A. 1997-1998, Les thermes de la *villa* de Montmaurin (Haute-Garonne) et la pratique balnéaire et sportive dans l'Antiquité tardive, *Aquitania* 15, 213-244.
- BOUET, A. 2003, *Thermae Gallicae. Les thermes de Barzan (Charente-Maritime) et les thermes des provinces gauloises*, *Aquitania*, suppl. 11.
- BOURGEOIS, L. (sous la direction de) 2010, *Wisigoths et Francs autour de la bataille de Vouillé (507)*, *Recherches récentes sur le haut Moyen-Âge dans le Centre Ouest de la France*, Actes des XXVIII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne, Vouillé et Poitiers (28 au 30 septembre 2007).
- BOWES, K., GUTTERIDGE, A. 2005, Rethinking the later Roman landscape, *JRA*, 18, 405-413.
- CABANOT, J. 1993, Sarcophages et chapiteaux de marbre en Gaule, *Antiquité tardive* 1, *Les sarcophages d'Aquitaine*, 111-122.
- CAZES, D. 1993, Les sarcophages sculptés de Toulouse, *Antiquité tardive* 1, 65-73.
- CHAVARRÍA ARNAU, A. 2007, *El final de las villae en Hispania (siglos IV-VII D.C.)*, *Bibliothèque de l'Antiquité classique* 7.
- COLIN, M.-G. 2008, *Christianisation et peuplement des campagnes entre Garonne et Pyrénées. IV^e-X^e siècles*, *Archéologie du Midi médiéval*, suppl. 5.
- DELAPLACE, Chr. (sous la direction de) 2005, *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, Actes du colloque international de Toulouse II - Le Mirail (21 au 23 mars 2003), Paris, éditions errance.
- DELAPLACE, Chr. 2010, Le Royaume wisigothique de Toulouse, *Wisigoths et Francs, autour de la bataille de Vouillé (507)* (sous la direction de L. Bourgeois), Saint-Germain-en-Laye, 15-18.
- FARAVEL, S. 2005, Bilan des recherches sur les origines de la paroisse en Aquitaine (IV^e-X^e siècles), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, actes du colloque international (21 au 23 mars 2003, Toulouse), Delaplace Chr. (éd.), 150-158.
- GABAYET, Fr. 2009, Valence, place des Ormeaux. Le secteur résidentiel du quartier épiscopal paléochrétien, Colloque international « *Les premiers chrétiens dans le territoire de la France actuelle. Hagiographie, épigraphie et archéologie* », (18-19-20 janvier 2007, Amiens), Paris-Poulain, D. Istria, D., et Nardi Combescure, S. (éd.), Rennes, 119-135.

- GUGOLE, J. 2006, *La villa gallo-romaine de Séviac à Montréal-du-Gers (Gers), architecture de la partie résidentielle, Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin Fr. (éd.), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-Série n° 2, Pau, 49-66.
- HEIJMANS, M. 2006, Les habitations urbaines en Gaule méridionale durant l'Antiquité tardive, *Antiquité tardive, Haut Moyen-Âge et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Première partie: réseau des cités, monde urbain et monde des morts*, *Gallia* 63, 47-57.
- HERBERT DE LA PORTBARRÉ-VIARD, G., 2011, Venance Fortunat et la représentation littéraire du décor des villas après Sidoine Apollinaire, actes du colloque « *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge* », Balmelle, C., Eristov, H., Monier, F. (éd.), *Aquitania*, suppl. 20, 391-401.
- ISTRIA, D. 2009, Les fouilles préventives du groupe épiscopal d'Ajaccio (Corse-du-Sud), Colloque international « *Les premiers chrétiens dans le territoire de la France actuelle. Hagiographie, épigraphie et archéologie* », (18-19-20 janvier 2007, Amiens), (sous la direction de D. Paris-Poulain, D. Istria, et S. Nardi Combescure), Rennes, 161-173.
- JACQUES, Ph. 2006, Nouvelles données sur l'habitat rural antique en Lot-et-Garonne, *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Réchin Fr. (éd.), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-Série n° 2, Pau, 77-121.
- KAZANSKI, M. 2010, Les Wisigoths, du Danube à la Gaule, *Wisigoths et Francs, autour de la bataille de Vouillé (507)*, (sous la direction de L. Bourgeois), Saint-Germain-en-Laye, 9-14.
- LARROQUE, S. à paraître (dans la publication consacrée à Séviac): le verre, inédit.
- LAPART, J. 1987, L'ensemble haut médiéval du site de Séviac, *De l'Âge du Fer aux Temps barbares. Dix ans de recherches archéologiques en Midi-Pyrénées*, catalogue de l'exposition, Musée Saint-Raymond, Toulouse, 139-144.
- LAPART, J., PAILLET, J.-L. 1991, Ensemble paléochrétien et mérovingien du site de Séviac à Montréal-du-Gers, *Gallo-romains, Wisigoths et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne*, actes des VII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne (1985, Toulouse), (sous la direction de P. Périn), *Association française d'archéologie mérovingienne*, Rouen, 171-180.
- LAPART, J., PAILLET, J.-L. 1996, Montréal-du-Gers, lieu-dit Séviac, ensemble paléochrétien de la villa de Séviac à Montréal-du-Gers, *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 2, *Sud-Ouest et Centre*, Paris, 160-167.
- LAUZUN, Ph. 1911, Ruines gallo-romaines de Séviac, près de Montréal, *Bulletin du Gers*, 272-275.

- LEVEAU, Ph., SILLIÈRES P., VALLAT J.-P. 1993, *Campagnes de la Méditerranée romaine*, Paris, Hachette.
- MAURIN, L. 1992, Remparts et cités dans les trois provinces du Sud-Ouest de la Gaule au Bas-Empire (dernier quart du III^e siècle-début du V^e siècle), *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule. Histoire et archéologie*, 2^e colloque *Aquitania* (13 au 15 septembre 1990, Bordeaux), *Aquitania*, suppl. 6, 365-389.
- MAURIN, L., BOST, J.-P., RODDAZ, J.-M. (sous la direction de) 1992, *Les racines de l'Aquitaine, vingt siècles d'histoire d'une région*, Bordeaux.
- MONTURET, R., RIVIÈRE, H. 1986, *Les thermes sud de la villa gallo-romaine de Séviac*, *Aquitania*, suppl. 2.
- PARIS-POULAIN, D., ISTRIA, D., NARDI COMBESCURE, S. (sous la direction de) 2009, *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle. Hagiographie, épigraphie et archéologie*, Actes du colloque international d'Amiens (18 au 20 janvier 2007).
- PERGOLA, Ph. 2005, Aux origines de la paroisse rurale en Italie et en Corse, actes du colloque « *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e)* », (sous la direction de Ch. Delaplace), 173-192.
- PÉRIN, P. (sous la direction de) 1991, *Gallo-romains, Wisigoths et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne*, actes des VII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne (1985, Toulouse), *Association française d'archéologie mérovingienne*, Rouen.
- RÉCHIN, Fr., éd. 2006, *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine: bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*, Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-Série n° 2, Pau.
- ROBERT, R. 2011, La description poétique du décor des villas de Gaule: entre réalité et objet du mémoire littéraire, actes du colloque « *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge* », Balmelle, C., Eristov, H., Monier, F. (éd.), *Aquitania*, suppl. 20, 377-390.
- ROUCHE, M. 1979, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes, 418-781. Naissance d'une région*, Paris.
- ROYET, R., BERGER, J.-Fr., LAROCHE, C., ROYET, E., ARGANT, J., BERNIGAUD, N., BOUBY, L., BUI THI, M., FOREST, V., LOPEZ-SAEZ, A. 2006, Les mutations d'un domaine de La Tène au haut Moyen-Âge, *Gallia* 63, 283-325.
- SCHNEIDER, L. 2007, Rythmes de l'occupation rurale et formes de l'habitat dans le sud-est de la France entre Antiquité et Moyen-Âge (IV^e-VIII^e s.): essai de synthèse, dans *Antiquité tardive, haut Moyen-Âge et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Seconde partie: monde rural, échanges et consommation*, *Gallia* 64, 11-56.
- SIVAN, H. 1993, *Ausonius of Bordeaux. Genesis of a Gallic Aristocracy*, Londres-New York.

- STIRLING, L. à paraître (dans la publication consacrée à Séviac), Les sculptures, inédit.
- STUTZ, F. 1996, Les objets mérovingiens de type septentrional dans la moitié sud de la Gaule, *Aquitania* 14, 157-182.
- TARDY, D., BUJARD, S., PÉNISSON, É. 2011, Architecture publique et *domus*: un langage ornemental commun? L'exemple de *Vesunna*, actes du colloque « *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge* », Balmelle, C., Eristov, H., Monier, F. (éd.), *Aquitania*, suppl. 20, 111-124.
- VIDAL, M. 1991, La nécropole mérovingienne de Rivel à Venerque (Haute-Garonne), *Wisigoths et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne*, actes des VII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne (1985, Toulouse), (sous la direction de P. Périn), *Association française d'archéologie mérovingienne*, Rouen, 189-203.